

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 23

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



ONA FENNA QUEMEINT IEN A PAS ME

L'ANTA Caton, ona pecheinta fémalla de per tsi no, n'ave diamé étâ malâda. Se n'hommo, que n'ave rein dé santé, étâi mort dzoune, et sa fellhie, ona poura corsetta, âve auque que n'allâve pas, bargagnîve tre dzors per senènn, preinsai tui lou rémâidze qué y âve su lou papi.

L'anta Caton, ma fâi, ne compreingnâi rein à tot cé commerce, et tot le dzor on l'oudâi mionnâ per la baraquâ et teimpêtâ apré lou mâidze que cotont on moué d'ardzeint por ne rein fère tiet de mau. Son frâro Djan qu'étâi assebin venu malâdo, âve consurtâ « l'homme de l'art » que-meint dit Monsu lo menistro, âve bin prâi tui lou rémâidze qu'on li âve baillâ, mé étâi mort tot parâi (tout de même).

L'anta Caton desâi :
— Se mon frâre âve vollu m'acautâ tant min et bâire de thé à la camamila et à l'ennicâ, et sare todzo dé ci mondo.

On matin, portant, clliâ fémalla tant solide s'est trovâie tota câfie ein sé léveint. Ona senâna apré Monsu Ganale, noutron villhio mâidzo étâi inque, que li fâ teri la leinvoua, tessi, socliâ et rétessi et li quemande dé bâire fiâu sâi (cinq à six) couelliéra d'houllie dé ruicin por sé débarrassa la panse.

Le leindéman, quand le mâidzo torne fère sa vesita, trâove l'anta Caton plliâ mau et la fioula d'houllie pa pi deboutcha su la trâblbia.

— Adon, que li fâ, vo n'ai pas preind cllia pouerdze ?

— Na, fâi na. Y lé agotâie, mé cein âve on tant croûio goût que ié dzerâ dé ne pas ein re-bâire ona seule gotta.

— Mé, mé, tchîna drôla dé fémalla vo z'êtes ! Voutron frâre Djan, lui, étâi on âtre corps, qu'a preind tot ce qu'y li é quemandâ.

— Ouâi, mé, fâ l'anta Caton, iô éte, ora, mon frâre ? Ere mort.

Djan-Pierro dé le Savoies.

DENISE

Elle était belle, Denise ;
Farouche, à ce qu'on disait,
Mais ma bague lui plaisait,
Et pour moins l'on s'humanise.

Un jour sous un cerisier,
Je la vis toute seulette ;
Sur la branche, une fauvette
Bavardait à plein gosier.

Au bruit de mes pas, Denise
Se leva, l'air tout tremblant ;
La fauvette en s'envolant
Fit tomber une cerise.

J'en vis d'autres, çà et là,
Rouges parmi l'herbe verte,
Et j'aperçus, entr'ouverts,
Sa bouche qui me troubla.

Sous un rayon, l'améthyste
A mon doigt étincelait ;
Denise la contemplait
D'un long regard doux et triste.

— Elle te plaît donc toujours ?
Lui dis-je, prends-la, ma belle.
Tu je vis dans sa prunelle
Des caresses de velours...

— Mais il faut que, sans colère,
Tu me donnes à l'instant
Cinq ou six baisers — autant
Que de cerises par terre.

Vers son râteau bravement,
Elle courut, empressée ;
Je crus l'avoir offensée,
Et m'en allai tristement.

Mais voici qu'elle m'implore
D'un accent gonflé d'émou :
— Oh ! dit-elle, attendez-moi !
Je vais en abattre encore !

AVENCHES AU PRINTEMPS

DANS une plaine verdoyante, une colline se dresse, portant la petite cité moyenneuse d'Avenches. Ville aimable et souriante, aux maisons étroites, dont les avant-toits s'avancent jusqu'au-dessus des trottoirs. Le soleil du matin éclaire les façades des vieilles demeures et donne du relief aux moulures des balcons comme aux arcades des fenêtres. Peu à peu la rue s'anime. Un paysan passe avec son char à banc ; puis c'est le laitier qui disparaît dans une rue adjacente, au fracas de ses « boilles » qui s'entrechoquent. Alors les négociants ouvrent leurs échoppes et, le nez en l'air, consultent le temps, avant de donner le premier coup de balai sur le trottoir.

Cependant, sur la place du Château, tout est tranquille à cette heure matinale. Le vaste édifice élève sa masse grise au-dessus des toits voisins. On gravit quelques marches dans la haute tourelle cylindrique et l'on évoque le passé. Ce quartier, c'est la vieille, vieille ville, celle du moyen âge et de l'époque bernoise. Car les Bernois, gens pratiques et gouverneurs habiles, n'hésitèrent pas à installer princièrement leurs baillis. Sur l'emplacement du vieux château épiscopal, cet édifice de style renaissance fut construit. Les baillis qui y séjournèrent ont laissé, sous forme d'armes et d'inscriptions diverses, des traces de leur passage. Et maintenant, ce sont les petits écoliers avenchois qui ont pris possession de cet édifice et qui, à certaines heures de la journée, l'ont transformé en ruche bourdonnante.

Et quand on quitte le château, on arrive sur la place du nord où se dresse, imposant dans sa nudité, le vieux musée. Tout près, une pelouse en forme de cuvette : c'est l'amphithéâtre. Un troupeau de poules se promène à l'endroit où des gladiateurs luttèrent jadis en présence d'une foule en délire. Et, au pied de la haute muraille, voici un entassement de pierres : seuls vestiges d'une civilisation disparue.

Quand on quitte de musée où sont conservés fibules, anneaux, statuettes et amphores, on jette un dernier coup d'œil aux mosaïques. Mais ce qui retient l'attention, ce ne sont pas ces débris,

mais le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux. Le regard cherche les collines voisines où se dresse le rideau sombre des sapins. Il glisse le long des pentes verdoyantes où les cerisiers en fleurs mettent partout des taches d'un blanc éclatant et s'arrête sur le lac de Morat dont les eaux calmes sont à peine ridées par la brise matinale. Au delà du petit lac, le Vully élève sa croupe verte toute pareille à une colline toscane.

Pays avenchois, petit pays bien à soi, dont toute la vie est concentrée dans deux ou trois bourgades où l'on conserve jalousement les traditions vaudoises : l'hospitalité souriante, la bonne humeur et la jovialité.

Il suffit de quitter l'esplanade du musée pour apercevoir, à un jet de pierre du chemin de Donatyre, le cigognier qui érige sa haute colonne jaunâtre au milieu des vastes prairies semées d'arbres fruitiers.

Et l'on traverse cette plaine où s'élevait jadis la ville romaine d'Aventicum, ville de quarante mille habitants et capitale de l'Helvétie. Des vestiges de murailles se dressent encore çà et là et l'on peut, d'un coup d'œil, faire le tour de l'ancienne cité. De la Porte-est, dont la tour a été entièrement reconstruite, on domine toute la contrée.

Sur ces prairies où croît l'herbe nouvelle, sur ces champs qu'on laboure pour planter les pommes de terre, il y eut jadis des temples, des bains et des maisons carrées où vivaient de nobles Romains. Et les jours de marché, la foule circulait dans les rues, la foule des badauds, des marchands et des gens du peuple qui brusquement s'écartait pour laisser passer les litiers des gens de qualité. Ici et là, des paysannes vendaient des

